L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 9 DECEMBRE 1888.

BULLETIN ARTISTIQUE.

VII

Deux révolutionnaires en une semaine : HERNANI *à l'Académie de Musique ;* ROBERT LE DIABLE *à l'Opéra.—Une adaptation.—A propos de mise en scène —Anachronismes.—Une nouvelle toge.—Une généalogie imprevue.—M. James G. Blaine au seizième siècle.—La reprise de* ROBERT LE DIABLE.—*Les négations d'autrefois.—Les artistes.—La Matinée d'aujourd'hui :* ROBERT LE DIABLE.—*Reprise de* ZAMPA.

Le hasard, qui est souvent un curieux metteur en scène, a voulu qu'eussent lieu, la même semaine, à la Nouvelle-Orléans, deux reprises importantes, de genres divers : *Hernani*, le drame, à l'Académie de Musique : *Robert le Diable*, à l'Opéra. Or, ce n'est point sans intention que je me reporte au retour de ces œuvres. En effet, sur la route artistique parcourue par le dix neuvième siècle elles seront toujours considérées comme des bornes milliaires imposantes.

Hernani, *Robert le Diable* ne sont pas seulement de superbes créations du génie humain, ils sont encore, ils sont surtout deux faits révolutionnaires et des plus marquants de notre époque, si mouvementée pourtant.

L'un, *Hernani*, fut, à la suite de la préface de *Cromwell*, comme la mise en éclatante pratique des idées du romantisme : l'autre, *Robert le diable*, la nouvelle expression du talent d'un émancipateur aussi, qui, après s'être essayé à deux ou trois manières successives ; après avoir eu ses avatars, pour ainsi parler, présentait, ainsi que Victor Hugo, une forme contre laquelle beaucoup se récrièrent d'abord, mais que bientôt tous seraient contraints de saluer comme l'une des puissantes émanations de l'imagination humaine.

Je tenais donc fort à entendre ces deux ouvrages qui fortuitement se représentaient ici presqu'au même jour. Malgré moi ils reportaient mon esprit à l'époque de ces batailles géantes, où les cerveaux étaient en ébullition, où tous les enthousiasmes éclataient ; où les grands talents se coudoyaient dans toutes les branches.

Mes Bulletins Artistiques ne sont point consacrés uniquement à la scène lyrique française, mes lecteurs le savent. C'est mon devoir, c'est mon plaisir aussi de faire souvent une enjambée de la rue Bourbon à la rue du Canal et au delà, afin d'aller voir ce qui se passe dans les théâtres américains.

Donc l'autre jour, alléché par ce titre *Dona Sol*, je me rendais à l'Académie de Musique. Je savais effectivement que c'était là une substitution au titre : *Hernani*, et je brûlais d'entendre à nouveau ces merveilleuses pages du poète des poètes.

Je savais également qu'il me fallait renoncer, pour le moment, à la radieuse forme poétique qui leur a été donnée par Victor Hugo : que nul adaptateur n'oserait entreprendre l'irréalisable besogne de faire passer ces vers, si étranges et si beaux en leur étrangeté, d'une langue en une autre.

Non. Je me disais néanmoins que, même sous la prose de l'adaptateur, je retrouverais, partiellement tout au moins, la majesté de cette création. Je me trompais.

M. Marston, c'est le nom du coupable, si je ne me trompe, a jugé qu'il pouvait, qu'il devait perfectionner l'œuvre du maître et il s'est mis en devoir de l'exécuter.

Exécution cruelle, s'il en fut et qui n'a, pour ainsi dire, rien laissé du drame immense que vous connaissez.

Ah ! oui, je le lui concède, pour un démolisseur, il a bien fait les choses ! Je dirai même qu'en ce cas il a presque réalisé l'impossible. Je crois que si on chargeait quelqu'un de produire à la rampe un *Hernani*, en conservant aussi peu que possible de la pièce de Victor Hugo, il lui serait malaisé de se conformer à ce programme plus complètement que M. Marston. Le malheureux !

Et dire que sans cesse il se promène à travers son méfait ; qu'il en joue même, deux ou trois fois par semaine, le rôle principal et qu'il ne paraît pas devant cet acte, et que l'apparition de Victor Hugo, moralement mis à mort par lui, ne lui vient pas, ainsi qu'une ombre de Banquo, pour l'épouvanter de son crime.

Je vous dénonce le meurtre, mais n'attendez pas de moi que j'entre ici dans les détails du méfait. Ils répugnent d'abord : et puis à quoi bon ? M. Marston et ses complices en *Hernani* quitteront probablement la Nouvelle-Orléans aujourd'hui même ; c'est, par conséquent, autre part que va être exploité cet audacieux forfait littéraire. Et si, durant leur séjour parmi nous, je n'ai pas trop insisté sur la chose ; si je me suis contenté de quelques allusions en passant, c'est que l'ouvrage travesti ne devait pas rester sur l'affiche. Il y revenait hier pour la seconde et dernière fois.

Ainsi donc je ne viens pas vous promener parmi les désordres qu'a faits M. Marston ; l'excursion serait peu aimable, et laissons, s'il vous plaît, tout ce plâtras.

Mon objet est simplement de vous dire ici un petit détail qui à peut-être son prix.

Je me suis souvent plu à noter les progrès réalisés dans la mise en scène par l'école américaine. Cette marche en avant est évidente dans bien des ouvrages, mais, en vérité, je ne saurais écrire que M. Marston qui cependant doit avoir des prétentions littéraires, ait la sollicitude de cette mise en scène.

S'il a veillé à celle de son *Hernani*, j'en conclus qu'il est d'une ignorance ou plutôt il y a pis ; au contraire, nulle attention, cela prouve que, chez lui, la conscience du metteur en scène vaut celle de l'adaptateur.

Oyez plutôt.

C'est d'abord un souvenir d'enfance, le récit d'un vieux parent, qu'il me semble voir, entendre encore. Grand amateur de théâtre, il le suivait, vaille que vaille, et, à l'époque qu'il rappelait, le théâtre américain était dans son enfance, à la Nouvelle Orléans, aux Etats-Unis.

De la mise en scène on ne se souciait guère et l'on aurait pris pour un dément, ou un gaspilleur tout au moins, quiconque aurait accepté des frais afin de mettre à l'unisson la couleur locale à la vérité historique. Eh bien, le bon vieil habitué dont je m'autorise en ce moment, avait vu, sur l'une des scènes primitives d'alors, des gaillards posés devant la rampe comme sénateurs romains et qui d'abord, en fait de couleur historique, portaient naïvement le simple vêtement dans lequel, vous et moi et nos contemporains nous nous insérons : le pantalon. Mais ce n'est pas tout.

Malgré ce *rez de chaussée* essentiellement moderne, les acteurs et figurants d'alors avaient pensé devoir simuler quelque peu la toge romaine et savez vous comment ils s'y étaient pris, à défaut du magasin de costumes attaché de nos jours à toute scène sérieuse ?

Ils avaient.....

Ah, diable ! me voici un peu embarrassé, un peu honteux, et ne m'excuserez vous point d'une tendance au naturalisme si, m'autorisant du précepte de Boileau, je vous nomme la chose par son nom ? Je sais des anglo-saxons et même des anglo-saxons qui ne me le pardonneraient pas, surtout un dimanche. On l'a dit :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté

Je pourrais donc, recourant à cette langue atténuante, et m'appuyant une fois de plus sur Boileau, appeler à mon aide quelque vocable latin comme : *tunica* ... mais est-il bien certain que tous me comprendraient ?

Ma foi ! j'aime mieux aller droit au but, droit au mot et vous dire que sujets et figurants en question avaient tout uniment interverti les rôles—cela se voit au théâtre—et portaient pour l'occasion...... la chemise hors de la culotte.

Voilà qui est dit ! Je n'en suis pas mort et vous ne vous en portez pas plus mal. Que si un lecteur, à pudeur anglo-saxonne, s'est promené dans ma prose et est allé jusqu'au bout, tant pis pour lui, je ne l'ai pas pris en traître ; il était prévenu. Il aurait dû s'arrêter à quelques lignes plus haut.

Cette chemise, hors de son fourreau, dépaysée—vous voyez que je m'enhardis !—était parfaitement acceptée par ces arrangeants spectateurs d'antan ; et peut-être, vous les représentants du moderne, vous qui me lisez, vous dites vous que je fais ici de la fantaisie.

Il n'en est rien et si, lundi dernier, vous aviez assisté, avec moi, à l'*Hernani* troppmanisé de M. Marston, adaptateur et acteur, vous y auriez relevé un trait n'ayant rien à envier à l'*inexpressible* de ces patriciens du Sénat romain, où je me rappelle aussi avoir entendu autrefois sonner une horloge Lepaute : ce qui ne manquait pas de charme non plus, convenez-en. La clepsydre était bâtivement distancée. Ce que c'est que le *go ahead !*

Mais voici la chose :

Vous avez présente à la mémoire, n'est-ce pas ? car on ne saurait l'oublier, cette grandiose scène du IIIème acte, où don Ruy Gomez refuse de livrer le rebelle Hernani, son ennemi damné, mais son hôte, à don Carlos, son roi, que la mort de Meximilien va faire empereur.

Vous vous rappelez le vieillard, deux fois outragé, montrant fièrement au souverain la galerie des portraits des Silva, et lui demandant si celui qui compte de tels ancêtres, peut violer les lois de l'hospitalité, saintes entre toutes.

Ici je laisse de côté la fantaisie incroyable que s'est passée le déshabilleur de Victor Hugo : celle de substituer Doña Sol à don Ruy Gomez dans l'évocation des Silva et j'arrive au fait que je tiens à consigner ici.

Parmi les glorieux ascendants du terrible Castillan, savez-vous qui figurait, l'autre soir ? Des types de notre époque, portant le veston, le pardessus, toute la défroque enfin de 1888 et, n'en riez pas trop et surtout, croyez-moi, j'ai reconnu entr'eux, et parfaitement ressemblant, M. James C. Blaine ! Admirablement conservé, par exemple, pour un mortel ayant vécu au seizième siècle, ou à peu près.

Il est vrai que c'était le siècle de la Renaissance : cela assurait, sans doute la longévité, la perpétuité.

Si cette licence théâtrale était tombée sous les yeux de M. Blaine, il aurait pu renouveler le mot connu : Je suis un ancêtre !

C'est égal, il serait malaisé d'aller plus loin en fait de hardiesse scénique ; cela vaut mieux mes chemises en rupture de pantalon que je disais tout à l'heure.

Vous avez lu sans doute à quel point Hugo était exigeant, minutieux pour l'ensemble de la mise en scène de ses ouvrages : ameublement, costumes, décors, accessoires, architecture, ornementation, il fallait que rien ne manquât à l'ensemble ; que tout y fût d'une exactitude rigoureuse. Imaginez de quel rire il eut été envahi—car on pareil cas la colère est désarmée—s'il eut découvert, en compagnie de ses héros castillans—un de ses contemporains quelconque, bourgeoisement inséré dans un *complet*.

L'impassible M. Marston, lui, qui cependant était en scène, ne s'en est pas même aperçu, et personne que je sache, ni au-delà ni en deçà de la rampe, n'y a pris garde.

Robert le Diable, lui aussi, fut un révolutionnaire ; le monde musical fut un instant dérouté par cette partition qui s'écartait des voies tracées, élargissait le drame lyrique, j'ai presque dit : le révélait.

Or, la chose était d'autant plus frappante chez Meyerbeer que, dès sa venue au théâtre, il avait fait preuve d'une haute valeur sans nul doute, mais aussi d'un tempérament quelque peu froid, austère même, destiné plutôt à briller à l'église, dans un oratorio, qu'au théâtre, dans l'opéra.

Il advenait donc que l'élève de l'abbé Vogler et le camarade de banc de Weber avait, d'un coup, rejeté cette froideur qui aurait exclu pour lui les succès de théâtre, et que, d'évolution en évolution, après des étapes, comme *les Deux Califes*, *Marguerite d'Anjou*, *Il Crociato*, il se lançait quelque peu, à la manière de Weber son condisciple, dans le surnaturalisme et aboutissait enfin à sa manière définitive à lui, celle qui allait valoir au monde musical quatre chefs d'œuvre : *Robert le diable*, *Les Huguenots*, *Le Prophète*, *l'Africaine*.

Robert le diable qui déjà faisait si large part à l'orchestration ; où le compositeur tentait de donner, autant que possible, à la musique la précision d'une langue, causa d'abord une surprise, puis comme un point d'arrêt dans l'opinion publique.

C'en était fait du moule, jusque là adopté, de l'opéra. On lui demanderait dorénavant autre chose qu'une suite de morceaux plus ou moins agréables à entendre, mais disjoints, mais ne tendant point à l'unité.

La mosaïque a certainement son prix ; néanmoins vous ne l'assimilez pas, j'imagine, à la grande peinture.

Meyerbeer ne se payait plus de mélodies plus ou moins charmantes, d'ébauches comme disséminées en un album : il voulait une suite de pensées, disparates, se juxtaposant dans un ensemble homogène, naissant l'une de l'autre, formant un tableau, s'harmonisant enfin. Vous aurez beau grouper des beautés disparates, vous n'arriverez jamais qu'à une œuvre imparfaite, et même laide parfois.

C'est cette logique dans l'art, cette unité dans l'art, qu'il tenta de réaliser dès sa création de *Robert le diable* ; création, on se prétend mieux la musique ; ce elle arrivait comme une valeur, une ... psychologique. C'était agrandir le domaine de l'art, mais c'était aussi démontrer à plus d'une individualité, déjà consacrée par le succès pour elles, qu'elle faisait fausse route. De là des ennemis.

Le grand maître devait avoir le sort de tous les novateurs avec les quels il faut compter ; il se heurta à des oppositions ardentes, amères, à des colères, à des négations.

Dans ce temps-là aussi l'orchestre de l'Opéra de Paris comptait bon nombre de virtuoses du plus haut mérite, mais

(la suite illisible) ... des imbéciles. Vous y rencontrez ... et ... artistes, dont ... c'est pas ... pas assez les distances, parlaient tout ... Meyerbeer et traitaient son *Robert* d'extravagance, de presque déban... de musique.

Ces opposants qui devaient si tôt se dégriser, et ... avaient bien ... d'accepter ... se camper dans un certain rayon, de cultiver exclusivement un certain genre de musique.

Ils n'en voulaient entendre nulle autre et se drapaient dans leur solennel immobilisme ; semblables en cela à ceux qui, avec non moins de battage que moi, ... dont ... jamais de romans ; ne se doutant guère qu'ils se décernent ainsi un brevet d'ignorance, littérairement parlant.

Donc ces messieurs de l'orchestre d'alors, et d'autres aussi, se retranchaient dans leurs goûts, dans leurs préjugés, et autour de ce qu'ils supposaient être les colonnes d'Hercule de l'Art ils engageaient leur nouvelle chanson. Or Meyerbeer, ... prussien qui allait ... et ... ne ... pas un, venait briser leur petite ... Son manifeste de novateur ne leur allait point.

Il fallut la voix autorisée, et presqu'indigne de Fétis, pour leur faire comprendre à quels abîmes de ridicule ils s'exposaient ; il fallut les triomphes que vous savez, pour les conquérir à Meyerbeer et en faire enfin sa vieille garde.

Le véritable drame lyrique était créé. Meyerbeer a cette fortune que partout et toujours vous trouverez des juges hésitant entre ses quatre compositions principales. Elles ont même une attraction si dangereuse que fréquemment c'est la dernière entendue qui parait avoir la supériorité sur les autres.

Longtemps, bien longtemps, les admirateurs de *Robert le Diable* n'admirent aucun parallèle avec ce premier né de la troisième manière du maître. Mais le sentiment a varié depuis en cela.

L'admiration pour cette œuvre d'initiative et de génie n'a point faibli ; pourtant il semble que quelques pages en ont vieilli ; au second acte, au quatrième, il est des faiblesses relatives.

Mais que de beautés restées jeunes, et comme il faut s'incliner devant cet inépuisable cerveau qui, après avoir déjà tant dépensé dans ses premiers actes, trouve tant d'inspirations pour le cinquième et y place deux des plus importantes pages qui soient au théâtre : le duo, le trio ! Ce trio où, à côté de la touche d'un maître de la scène, se place le merveilleux faire de celui dont la musique, au début de sa carrière, avait révélé un beau tempérament artistique.

Aux productions de Meyerbeer il faudra une longue, longue action du temps pour vieillir. En effet les valeurs y abondent tellement qu'à chaque audition quelque clarté nouvelle se montre ; comme ces nouveaux aspects que l'on découvre dans un astre observé depuis longtemps cependant.

M. Berger, incomplètement remis, qui n'aurait pas encore gagné le prix de course, revenait, jeudi, à ce rôle de Robert, écrit pour Nourrit, dont la voix était une haute contre, à vrai dire et avait une facilité de chanteuse légère. Ce double détail, cette double destination se peut constater dans plus d'un passage de l'œuvre.

On s'en rend compte aisément, le ténor n'arrive pas au cinquième acte de *Robert*, sans avoir été sérieusement éprouvé par le rôle ; et pourtant c'est peut être à ce dernier acte que M. Berger a été le plus complet.

Il semble qu'il se pénètre mieux de cette scène si tragique au parvis de l'église.

C'est la lutte suprême qui s'engage entre "les deux penchants", lutte où Meyerbeer s'est emparé de la belle situation trouvée par Scribe et que le compositeur a su grandir encore.

En tout ce duo, d'un coloris si puissant, d'un jet si continu, si soutenu, M. Berger a montré ses meilleures qualités de voix, d'expression ; mais les incidences lui en ont été particulièrement heureuses ; comme : *Entends ces chants !* ou bien encore : *Si je pouvais prier !* puis : *Ils frappaient mon oreille aux jours de mon enfance !* ou enfin :

> C'est Dieu lui-même,
> Qui rappelle l'ingrat prêt à l'abandonner ;

Du reste, je ne connais rien dans la partition qui soit plus tragiquement vrai, qui remue plus profondément que ces explosions de tendresse, de douleur, de pitié. Ici la phrase mélodique acquiert une puissance d'émotion qui envahit tout votre être.

Ces paroxysmes du drame, M. Berger les saisit en artiste de cœur et de tête, de même que les détails si remuants—plainte, hésitations, douleurs—dont est mouvementé le trio, au vif duquel Meyerbeer pénètre tout d'abord, par cette phrase maîtresse, un cri poignant de l'âme : *Que faut-il faire ?*

Je causais tout à l'heure, avec un musicien éminent et, ce qui mieux est, un musicien de goût. Nous repassions la carrière que remplissent si prodigieusement quatre grands opéras et deux opéras-comiques, et il nous disait que sans cesse la lecture ou l'audition de tout cet œuvre. lui dévoilait quelque point lumineux, resté jusque-là dans une quasi-pénombre.

Le fait se produit et pour bien des passages importants et pour ces phrases, que je dirai épisodiques, que Meyerbeer traite toujours si supérieurement.

Ai-je besoin de vous dire que ce cinquième acte est aussi celui où le talent et la nature de Mme Schweyer-Lematte se développent le plus largement. Vous connaissez tout le drame du trio ; elle y suffit pleinement ; la comédienne est à la hauteur de la chanteuse.

Le rôle d'Alice—vivante antithèse de celui de Bertram—est une composition que je crois irréprochable d'un bout à l'autre ; à vrai parler je n'y découvre pas une faiblesse, pas une langueur ; toujours la tonalité de coloris en est soutenue. Il se pose dès son entrée, et le premier morceau fournit déjà, fournit surtout, dirai-je, à l'artiste l'occasion d'établir ce que sera son poids dans le plateau du succès.

Ce morceau où la phrase mélodique se développe avec une rare opulence, exige beaucoup d'ampleur, beaucoup de style, une entente complète de la période musicale, de ses rayons et de ses ombres, une conduite sure de la respiration, la pleine connaissance du *port* de voix, ces crescendo et ces diminuendo qui servent si puissamment d'expression aux sensations de l'artiste. En un mot, toutes les difficultés du chant pathétique sont accumulées dans cet andante hors de pair.

Cela écrit et quand j'aurai ajouté que Mme Schweyer-Lematte a suffi à toutes les exigences de la page, j'aurai dit une fois de plus que les qualités maîtresses qui constituent la Falcon, sont en notre Falcon du moment. Ce rôle d'Alice est une preuve nouvelle qu'elle n'a nul besoin de recourir aux accentuations violentes pour causer des impressions, produire des effets.

Ces effets elle semble les trouver naturellement, sans recherche, par l'obéissance de sa voix, par la diversité, la justesse de l'accent, par la sincérité, la vérité du jeu s'ajoutant à la vérité des inflexions. Ici comme partout je l'ai trouvée—actrice et cantatrice—s'identifiant avec son personnage, le poursuivant jusqu'à la dernière mesure et cela, soit qu'il écoute la scène qui se déroule, soit qu'il y ait une part active.

Le silence a ses responsabilités au théâtre ; la mimique muette y est souvent l'un des meilleurs facteurs du succès.

Puis, je ne sais si je l'ai déjà noté ! mais qu'importe ; il est des choses qui se peuvent répéter : Mme Schweyer-Lematte échappe, jusqu'ici du moins, à un travers, celui d'ornementer tels morceaux qui n'en ont nullement besoin. Cette manie des cocottes, pour me servir d'un terme d'argot, est à l'état épidémique sur bien des scènes de la province. Vous y trouvez nombre d'artistes possédés de la fièvre du clinquant ; ils arborent avec une déplorable persistance les faux bijoux du chant.

L'artiste dont je m'occupe ici n'a pas le goût de cette bijouterie de contrebande, et pour ma part je lui en suis fort reconnaissant.

L'air de *Grâce* était un des meilleurs souvenirs que m'avait laissés Mlle Hervey. J'ai pu m'assurer, jeudi dernier, que ce souvenir-là était très exact. Elle s'y anime, elle le phrase avec art, elle en gradue bien les tons ascendants.

Son succès s'y est renouvelé.

C'est là, du reste, une des plus délicieuses pensées mélodiques de Meyerbeer, et une pensée qu'il tenait fort à placer. Je ne suis pas bien certain de ne vous avoir pas déjà raconté la chose ; enfin je me risque.

Meyerbeer, à la veille de terminer son œuvre, alla trouver un jour son collaborateur : Scribe, et lui dit avoir en portefeuille une mélodie à laquelle il attachait du prix et qu'il désirait placer dans la partition en train.

Il n'avait pas l'habitude de ce procédé ; c'était au travail inverse qu'il se livrait d'ordinaire.

C'est à dire qu'il étudiait encore et encore la poésie que lui transmettait son librettiste, et d'elle il s'inspirait.

Il sollicitait donc de Scribe des paroles dans un rhythme comme celui ci, disait-il :

> Robert, toi que j'aime
> Tu vois mon effroi
> ... bien ...
> Toi que j'aime
> Grâce pour ...
> Grâce pour toi

Ce n'était là qu'un *monstre*, ainsi que l'on dit en argot de théâtre, et Meyerbeer ne présentait sa tentative de poésie, que comme une indication du rhythme, bien entendu. Mais Scribe, déjà quelque peu fatigué des délais et des remaniements subis par son *Robert le diable*, répondit au maître qu'il trouvait ces paroles fort convenables et qu'il ne voyait point pourquoi il les modifierait. Meyerbeer traita d'abord la chose comme une plaisanterie, une boutade de Scribe ; mais celui-ci persistant, le compositeur dut se rendre et voilà comment il se trouve tout à la fois auteur d'un chant exquis et de pitoyables vers.

Le rôle de Bertram a été fort remarquablement tenu par M. Plain. Il est là des tonalités que beaucoup n'atteindraient pas sans inquiétude pour lui. Je lui dois de dire que ces inquiétudes ne se sont pas justifiées ; l'adresse, la prudence l'ont guidé à travers ces écueils qu'il a su tous éviter et sa recherche de la valeur physiologique et psychologique d'un rôle l'a mené à une composition de personnage, où il combine le double aspect : satanique et tendre de Bertram.

Le même soin porté au chant devait amener le même résultat. Les récitatifs au premier acte, les deux duos, le trio, l'évocation du troisième acte, tout cela a été chanté avec cette diversité qu'on trouve dans une nature artistique, et telle est celle de M. Plain.

Mais la page où il s'est incontestablement le plus distingué, et où, tout d'abord, je n'étais pas sans crainte à son endroit, est celle qui porte si fortement l'empreinte du génie de Meyerbeer : *De sa gloire éclipsée !* Il est là des défilés, des montées et des descentes redoutables à franchir ; un ou deux caps de tempêtes à doubler.

De tous M. Plain s'est tiré non seulement avec de l'habileté, mais aussi avec du charme ; jamais sa voix ne fut plus soumise, son chant plus sympathique qu'à cette soirée de jeudi. Je parlais plus haut de cette unité toujours cherchée, toujours voulue par Meyerbeer.

Est-il possible de la mieux poursuivre que dans ce rôle de Bertram ? Suivez-le dans tous ses développements ; toujours sa couleur caractéristique, intense, au chant, à l'orchestre. Meyerbeer n'attendit pas la venue de Richard Wagner pour comprendre cette variété, cette polychromie de l'orchestre, qui fait comprendre quel est le personnage qui va entrer en scène.

Je ne terminerai pas sans constater un succès aussi pour Mlle Didan dans le rôle d'Héléna. A l'accompagnement de cet impérissable chant du violoncelle, elle a dansé un charmant pas de séduction, et où, pardieu ! elle n'a pas triché au jeu. Des pointes très réelles et très persistantes aussi ; et cela sans que l'effort se fît sentir.

En somme, fort bonne représentation que celle de jeudi. Chœurs, orchestre, tout le monde semblait en veine excellente. Jusqu'à un baryton qui, voulant sans doute avoir sa part dans cet ensemble remarqué, avait pris place parmi les instrumentistes, pour y blouser les timbales et très carrément, pardieu !

En cela, d'ailleurs, il se borne aux timbales ; son talent de chanteur ne sait point blouser le public.

Aujourd'hui, en Matinée, seconde représentation de *Robert le diable*, dont la première a si complètement réussi. L'ouvrage sera chanté par M. Berger, Mme Vandiric-Flachat, MM. Plain, etc.

Le soir, reprise d'un des deux chefs-d'œuvre de Hérold : *Zampa*, un opéra-comique, qui côtoie le grand-opéra et où la mélodie est taillée en plein drap. J'engage ceux qui ne connaissent pas l'œuvre à ne pas en manquer l'ouverture. C'est là une composition de maître et qui, on le peut dire, est devenue classique.

Zampa sera chanté par M. Lafarge et Mlle Hervey.

L. PLACIDE CANONGE.

Musée-Théâtre.

Nous appelons l'attention sur le programme du Musée-Théâtre, l'un des lieux d'amusements publics les plus recherchés. En ce moment le programme y est exceptionnellement intéressant, au Curio Hall et sur les deux scènes.

Deux troupes de sujets divers et une foule de curiosités vivantes ou autres.

Spectacle varié, amusant dont on peut se procurer le plaisir pour 10 cents.

Représentations tous les jours de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

COMME J'AI SOUFFERT

Pendant dix-sept ans d'une maladie de peau. Je ne pouvais ni marcher ni m'habiller. Je n'étais qu'une plaie de la tête aux pieds. Je me suis guéri en huit semaines, en employant les remèdes "Cuticura."

A l'âge de trois mois une éruption qui, plus tard, fut reconnue comme un eczema, apparut sur mon visage. On appela un médecin. Il dit que l'éruption était causée par la dentition, et prescrivit quelques drogues adoucissantes. Néanmoins, le mal s'étendit jusqu'à mes oreilles et à ma tête. On fit venir un autre médecin qui prétendit savoir exactement ce dont il s'agissait, et qu'il appelait "King's Evil." Il prescrivit de la poudre à coton, du soufre et de la graisse en pommade. Aucune amélioration. Un autre docteur me fit prendre du borax dans de l'eau et de la farine ; un autre encore commanda des applications d'huile de lin. Au lieu d'aller mieux, mon état empirait. Aucun de ces praticiens n'avait réussi à me soulager. La maladie marchait et avait envahi mes bras et mes jambes. Je fus enfin obligé de me mettre au lit, et à force de rester couché sur des oreillers, mes membres devinrent inertes et il me fut impossible de m'en servir. Ma mère était obligée de me soulever, et c'est sur mes mains et mes genoux que je me traînais autour de la maison. Quant à mettre moi-même mes vêtements, il n'y fallait pas songer ; je portais une robe-de-chambre. Mes cheveux pendaient en mèches, et je les perdais rapidement. Ma tête, ma figure, mes oreilles étaient dans un horrible état ; j'étais obligé pendant l'été de me couvrir la tête d'une serviette pour me préserver des atteintes des mouches. Mes parents consultèrent un médecin célèbre de Chicago ; les autres docteurs étaient de Dundas et de Hamilton, au Canada. Ce médecin déclara qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Il voulait couper les nerfs de mes jambes, afin de me permettre de marcher. Je m'y refusai, pensant que si je guérissais je pourrais à peine me servir de mes membres supérieurs.

Je restai dans un déplorable état jusqu'à ma dix-septième année. Un jour en janvier 1879, je lus dans la tribune une notice de vos "Cuticura Remedies". Mon cas y était décrit avec tant d'exactitude, que je décidai, en dernier ressort, d'en faire l'essai.

Quand j'appliquai vos remèdes à ma peau, elle était au vif et saignante, à force de me gratter. L'effet fut immédiat ; je m'endormis, ce que je n'avais pas fait depuis des années.

Deux semaines plus tard, je me tenais debout, mais je ne pouvais encore marcher à cause de ma grande faiblesse. Mes plaies étaient presque guéries. Autant que je puis en juger, vos remèdes "Cuticura," ont déterminé une guérison complète au bout de six à huit semaines, et je n'ai pas été malade jusqu'à ce jour (de janvier 1879 à janvier 1887) ; pendant cette période de huit années, aucun symptôme nouveau de la maladie ne s'est manifesté.

W. J. McDONALD,

3732 rue Dearborn, Chicago, Ill. 30 juin 1887.

Vendu partout. Prix, CUTICURA, 50c.; SAVON 25c.; RESOLVENT, $1. Préparé par la compagnie POTTER DRUG AND CHEMICAL, Boston, Mass.

☞ Demandez "How to cure Skin Diseases."

BOUTONS, excroissances, rougeur de la peau, matière huileuse sur l'épiderme, crevasses, etc., prévenus par l'emploi du SAVON CUTICURA.

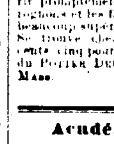
Catarrhe constitutionnel.

Aucune maladie simple ne donne plus de souffrance ou ne précipite plus la ruine de la constitution que le catarrhe. Les organes de l'odorat du goût, de la vue, de l'ouïe la voix humaine, l'esprit, chacun et quelquefois tous cèdent à sa destructive influence. Le poison qu'il distribue dans tout le système attaque toute force vitale, et brise les constitutions les plus robustes. Ignoré, parce qu'il est peu compris par la plupart des médecins, assailli d'une façon impuissante par des empiriques et des charlatans ceux qui en souffrent ont peu d'espoir d'en être soulagés de ce côté ci de la tombe. Il est temps alors que le traitement populaire de cette terrible maladie par des remèdes à la portée de tous, passe en d'autres mains que celles des personnes compétentes et dignes de confiance.

La nouvelle méthode ... jusqu'ici adoptée par le Dr Sanford dans la préparation de son RADICAL CURE a obtenu l'approbation cordiale de milliers de personnes. Elle est instantanée à obtenir un soulagement pour tous les rhumes de cerveau, l'éternuement, le nasale ... et les obstructions des voies respiratoires, et fait disparaître rapidement les symptômes les plus oppressifs, dégage la tête adoucit l'haleine, rétablit les sens du goût, de l'odorat et de l'ouïe, et neutralise la tendance constitutionnelle à une maladie des poumons du foie et des rognons.

LE SANFORD RADICAL CURE consiste en une bouteille du RADICAL CURE, une boîte CATARRHAL SOLVENT et un INHALATEUR PERFECTIONNÉ—prix $1.

POTTER DRUG AND CHEMICAL Co.—BOSTON.



DOULEURS aux ROGNONS

Efforts et Faiblesses.

Soulagé en une minute par ces merveilleux antidotes de la douleur, de l'inflammation et de la faiblesse, le CUTICURA ANTI-PAIN PLASTER, ... Le premier et le seul emplâtre qui tue la douleur et fortifie. Adapté spécialement pour soulager instantanément et guérir promptement les douleurs utérines et aux rognons et les faiblesses. Garanti qu'il est de beaucoup supérieur à tous les autres emplâtres. Se trouve chez tous les pharmaciens. 25 cents cinq pour $1 ou affranchissement gratuit du POTTER DRUG AND CHEMICAL Co., Boston, Mass.

15 oct—mer,sam dim

Académie de Musique.

La grande troupe d'Augustin Daly, dont il a été tant parlé dans la presse américaine, débute ce soir à l'Académie de Musique. Une venue qui recevra bonne réception de notre public. En effet on nous assure que cette compagnie compte des sujets de premier ordre.

Quant à la comédie dans laquelle elle va paraître : *A night off*, c'est un des plus marquants succès du théâtre américain et vous aurez rarement vu un ouvrage joué avec pareil ensemble. Du reste, ce sont là les mêmes artistes qui ont si longtemps joué l'ouvrage au théâtre de M. Daly, à New York.

A Night Off sera le spectacle de toute la semaine ; et il est facile de prédire que ses huit ou neuf représentations n'en épuiseront pas la vogue. Cette vogue la pièce l'a obtenue, au même degré, en Angleterre aussi bien qu'aux Etats Unis.

On annonce, pour dimanche 16 décembre, la première des soirées de Mme Janauschek, l'éminente artiste allemande, dont chaque tournée aux Etats Unis est une série de triomphes.

Théâtre St. Charles.

Le succès obtenu par la troupe McKee Rankin a décidé M. Bidwell à la rengager pour une seconde et dernière semaine, qui commencera dès aujourd'hui.

Trois ouvrages en feront les frais : 49, qui sera joué aujourd'hui, demain et après-demain ; *The New Danites*, trois représentations, mercredi soir et jeudi matin et soir ; enfin, vendredi soir et samedi, matinée et soirée : *The Skimish Line*.

A chacune de ces soirées Mlle Becky Levy se fera entendre, accompagnée par M. W. T. Francis.

Dimanche 16 décembre, première soirée de M. Creston Clarke.

Grand Opera House.

C'est ce soir que commencent les représentations de SHE, pièce tirée du roman si populaire de H. Rider Haggard, Ce drame, par M. Wm. A. Brady, est un ouvrage à grand spectacle et qu'on peut bien appeler le succès du jour.

Ce succès est immense. Il est dû à la pièce elle même et puis à la façon dont elle est mise en scène. Toutes les séductions de la poésie sont là ; une troupe remarquable est chargée des rôles nombreux de ce drame, dans lequel paraissent plus de cent personnes.

Dimanche 16 décembre : *Private Secretary*.

PHILIP WERLEIN.—Nous sommes redevable à M. Philip Werlein de l'envoi suivant : *My Story*, romance ; musique de Theo. H. Northrup : paroles de H. T. Pruthron ; *May Blossom*, valse de W. J. Voges ; et enfin *Gracieuse*, valse de Geo. L. O'Connell, dédiée à M. L. Placide Canonge.

MUSIQUE.—Nous remercions M. Geo. L. O'Connell qui nous a adressé une valse ; *Gracieuse*, éditée par la maison Philip Werlein. Cette œuvre, un excellent début pour le jeune compositeur, dont c'est le coup d'essai, croyons-nous, est dédiée à notre collaborateur M. L. Placide Canonge.

PIANO ET CHANT.—Nous recevons de la maison L. Grunewald & Cie une fort jolie fantaisie pour piano—sur des motifs de l'opérette *Le Cœur et la Main*, de Charles Lecocq. Cet arrangement est de L. Streabbog.

Le même envoi contient une mélodie avec chœur : *There is only one in the world for me*, paroles de Mary A. McKee ; musique d'Adam Geibel.

ANNIVERSAIRE.—La Washington lodge No 3 (Odd Fellows') célébrera son 50ème anniversaire le jeudi 27 décembre 1888, à la Salle des Odd Fellows'.

La soirée commencera à 8 heures.

Merci pour la charmante invitation illustrée qui nous est adressée.

Champoireau et un de ses amis sont arrêtés devant la vitrine d'un chapelier.

Ils contemplent avec ébahissement un chapeau d'une forme nouvelle, au fond duquel figure une petite glace.

—Pourquoi donc a-t-on mis un miroir au fond de ce chapeau ? demande l'ami.

—Parbleu ! répond Champoireau, c'est pour que celui achète le chapeau voie comment il lui va !

X...., un tout jeune pessimiste qui a voué un culte au bon vieux temps, apprend, par son journal, la mort d'un centenaire qui fit toutes les campagnes du premier empire.

—Ah ! s'écrie-t-il, parlez-moi du bon vieux temps. Il savait charpenter ses hommes. Mais, de nos jours, c'est différent. Je ne connais pas un seul centenaire de ma génération !

Boisensoif lit la Bible :

—Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.

—C'est pour ça, dit notre ami, qu'il faut toujours et continuellement m'arroser.

LOUISIANE.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 8 décembre :

L'habitation St. Clair est située à 18 milles au-dessous de la Nouvelle-Orléans, sur la rive gauche du Mississipi ; elle appartient à M. Geo. Garr, habitant New York, et est dirigée par son frère, M. Jos. K. Garr. La terre est élevée, à l'abri des inondations, en grande partie sablonneuse ; elle a toujours de belles récoltes en égard à son peu d'étendue—elle n'a guère que 600 acres, susceptibles de culture, sur 1500 ; il n'y a, sur la propriété, qu'un seul moulin de petite dimension, avec un appareil Rillieux qui date de 1852. M. Garr n'a pas, depuis cette époque, fait d'améliorations. Cette propriété est une des premières de l'Etat au point de vue du rendement ; sa plus forte récolte, celle de 1882, a été de 1,445,000 livres de sucre, sur 490 acres de cannes.

La récolte de cette année ne vaut pas celle des années précédentes, attendu qu'elle a beaucoup souffert de l'ouragan du mois d'août. La canne était petite, dure, et le tonnage, faible. Voilà vingt ans que M. John Grab est le chef des travaux sur cette habitation.

—Dans la paroisse Terrebonne, la récolte de sucre subit, cette année, un déficit de 30 pour cent, sur celle de l'an dernier. Quelques habitations sont en gain ; la plupart, en perte.

Dans la paroisse Ste-Marie, il y a disette de barils. Aussi, y demande-t-on, à grands cris, l'établissement d'une grande tonnellerie.

Dans la paroisse Assomption, le rendement à l'acre varie de 1500 à 3600 livres de sucre. La moyenne est convenable ; elle serait de beaucoup plus élevée, sans l'ouragan de la fin d'août.

—Nous lisons, dans le *Herald* de Ste-Marie :

"M. Louis Kramer, de l'habitation Frances, a roulé 37 acres de cannes, la semaine dernière, et fait 117,145 livres de première sucres, quantité qui a été considérablement augmentée par l'addition des seconds sucres. C'est, peut-être, la plus abondante récolte de cette année, dans l'Etat. Le moulin de Frances est petit ; il n'a que trois cylindres de 4 pieds ; il a fait la meilleure bagasse de l'année. La moyenne du rendement de l'habitation Frances, par semaine, est de 90,000 tonnes de sucre."

—Un train spécial vient d'être établi, entre Bâton Rouge et la Nouvelle-Orléans, pour le transport des mélasses, du sucre et du riz, sur le chemin de la Vallée du Mississippi. Le tout est d'accélérer le transport des sucres en ville. La distance à parcourir est de 90 milles. Le train traverse 252 habitations de sucre et de riz, et, dans sa route, s'arrête à 101 stations.

—Soixante-quinze voyageurs se sont fait enregistrer, cette semaine, à l'Hôtel Iowa, Rayne, venant, tous, de l'Ouest. Le but de leur voyage est d'examiner le pays, de se rendre compte de la valeur des produits, et des prix de vente des propriétés foncières.

—On nous écrit, de Hassville, à la date du 30 novembre :

"Il tombe une pluie froide, presque gelée, ce soir. Jusqu'ici, nous n'avons pas eu de glace ; seulement quelques gelées blanches, suffisantes pour arrêter la végétation.

"Depuis trois semaines, le temps a été trop humide, surtout pour les fermiers qui ont encore du coton dans les champs. Nous n'avons pas eu de fortes pluies, mais des pluies lentes, constantes et pénétrant profondément la terre ; elles ont empêché bien des travaux des champs.

"La paroisse Avoyelles a une très belle récolte de maïs, assez pour suffire à tous les besoins, jusqu'au automne prochain.

"Le porc se vend de 7 à 8 cents la livre préparé et livré. Nos petits fermiers de l'ouest de la paroisse font de bonnes affaires dans l'élevage du porc. Les terres sont excellentes pour cette industrie ; le gland y abonde, et l'engraissement des animaux y est facile et rapide.

"La récolte de patates douces n'a été qu'ordinaire ; on vend les petites de 10 à 60 cents le boisseau ; il y en a, cette année, de première qualité. Pourquoi ne les cultive-t-on pas en grand, au lieu d'en faire de petits carrés ? c'est ce qu'il est difficile d'expliquer. Il n'y a pas de meilleur aliment pour les porcs. Au printemps, on expédie les meilleures qualités au Nord, où elles servent d'alimentation et se placent très bien.

"La canne ne donne pas, à beaucoup près, autant que l'an dernier, mais on s'y est exactement, le rendement de sucre à la tonne de cannes.

"Le Sud devrait tenter tous ses efforts pour engager les capitalistes du Nord à venir dans notre pays, à y établir des fabriques, afin d'y transformer la matière première par la manufacture.

Pourquoi ne filerait-on pas et ne tisserait-on pas le coton là où il croît ? Nous avons des forêts immenses et riches en bois de première qualité ; on devrait travailler ces bois dans le pays même où on les abat. On épargnerait au moins les frais de transport—ce qui est essentiel dans le commerce. Nous avons des mines de fer, des gisements d'argile, des carrières de marbre, de pierres de construction. On pourrait les fouiller, en tirer des revenus énormes. Il y a là de quoi engager à donner à des centaines de mille travailleurs de gros intérêts à gagner pour le capital qui s'y placerait. L'industrie du sucre devrait s'y développer et prendre de plus vastes proportions ; presque tout l'extrême Sud devrait cultiver la canne. Mettons-nous donc à l'œuvre et ne nous arrêtons pas tant que nous n'aurons pas ouvert les yeux du Nord sur les immenses ressources du Sud.

—L'*American Elevator and Grain Trade* fait les remarques suivantes sur la production du maïs dans les Etats Unis.

"La récolte du maïs est véritablement énorme ; les chiffres sont fabuleux. Pensez y donc ! 2,000,000,000 de boisseaux par an—assez pour remplir une ligne de wagons ayant une longueur de 254,000 milles, assez pour entourer le globe de 11 rangées de wagons, plus 9,000 milles qui resteraient en dehors. L'Iowa et l'Illinois ont produit, chacun, 270,000,000 de boisseaux. Le Missouri vient ensuite, avec 210,000,000 de boisseaux ; puis, le Kansas et le Nebraska avec 150,000,000 ; l'Indiana, avec 140,000,000 ; l'Ohio, avec 115,000,000 ; le Kentucky, avec 85,000,000 ; le Tennessee, avec 70,000,000.

—Les nombreux amis du capitaine F. E. Trudeau, d'Hermitage, paroisse East Bâton-Rouge apprendront avec plaisir qu'il va s'adonner à l'agriculture ; il a acheté l'habitation Conway, paroisse Pointe-Coupée. Nous lui souhaitons le meilleur succès ; il le mérite.

—Décédé, sur l'habitation Marie, paroisse St-Charles, M. Bertrand Beaujean, à la suite d'une chûte de cheval. M. Beaujean était Français de naissance, âgé de 59 ans et entouré de l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

—Voici un tableau comparé de la production du riz, en Louisiane et dans la Caroline du Sud, depuis 1882 :

Récolte	Barils de 300 liv.	Barils de 230 liv.
1882	150,000	205,000
1882	185,000	240,000
1884	210,000	200,000
1885	165,000	435,000
1886	205,000	410,000
1887	153,000	295,000
1888 estimation	160,000	275,000

—Prix.—

	Nov. Fair	à	Déc. Good	
1882	6	6 1/4	6	6 1/2
1883	6 3/8	6	5 1/2	5 7/8
1884	4 3/8	5 3/8	5 3/8	5 5/8
1885	4 3/4	5 1/4	4 1/2	5
1886	3 3/8	3 7/8	3 1/2	4
1887	5	5 1/4	5 3/4	5 1/2
1888	4 1/2	5	—	—

IL A EU DEUX MILLIONS !—Dernièrement, à neuf heures du matin, l'employé d'une grande maison d'épicerie en gros faisait une livraison chez un client, rue Poissonnière, No 14, à Paris, quand, remontant dans sa voiture, il aperçut un individu qui en descendait précipitamment, emportant sous son bras deux paquets de chocolat.

L'employé suivit le voleur et lui administrait une correction en règle, quand intervinrent des gardiens de la paix qui conduisirent le filou au commissariat de police.

Il ne pouvait nier le vol, aussi pour attendrir le magistrat, le malfaiteur s'est mis à ses genoux. Malheureusement pour lui, ce triste personnage, qui est âgé de cinquante-quatre ans, est un vieux cheval de retour. Il a déjà subi un grand nombre de condamnations pour vol et escroqueries.

Particularité à noter : ce malfaiteur, à l'âge de vingt-cinq ans, possédait une fortune de de près de deux millions, qu'il a gaspillés depuis longtemps au jeu et en débauches.

M. de Calinaux donne quelques renseignements instructifs à son fils.

—Remarque, lui dit-il, comme les mêmes mots sont prononcés d'une façon différente suivant les pays. Ainsi, dans l'Inde anglaise, certains soldats de l'armée sont appelés *cipayes* ; en France, nous disons *cipous*.

La leçon continue.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 9 déc. 1888. Indications : pour la Louisiane : Pluie, suivi de beau temps plus frais ; vents passant au nord.

Température du 8 décembre 1888.

Thermomètre de E. & L. CLAUDEL, Opticiens No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrades.
7 heures du matin	54	12
Midi	64	18
3 P. M.	64	18
6 P. M.	62	17

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures

Mariages.

John W. Miller à Mlle Mary A. Kenny.
Eugène Mothe à Mlle Marie Joséphine Journé.
Henry Friedman à Mlle Cecilia J. Hill.
George A. Guedry à Mlle Florence C. Southward.
Bernain Fillol à Mlle Francesca Gall.

Naissances.

Mme John Carroll, un garçon.
Mme Louis Mailhes, un garçon.
Mme Jérôme C. D'Aunoy, une fille.
Mme Herman A. Gérard, une fille.
Mme Michael Hennessey, une fille.
Mme Philip Drnabe, un garçon.

Décès.

Mme Veuve L. A. F. Dujoy, 89 ans, 83 rue Race.
Henry William Ellermann, 38 ans, rue Pontalba, près Collège.
Mme Camille Despeaux, 65 ans, 152 rue Marais.
François Jean, 70 ans, rue Conti.
Mme Elisabeth D. Nelson, 78 ans, 274 rue Magasine.
Allentine Antoine, 22 ans, rue Soniat, entre Prytanée et Pitt.
Prosper Prilot, 65 ans, 220 rue Joséphine.
Pauline Bernard, 65 ans, 105 rue Erlerone.
Alexandre Renée, 56 ans, 382 rue Royale.
Jean Faument, 52 ans, rues Conti et Scott.
Jean Marie Tillery, 1 an, rue Rempart, près l'avenue Jordan.
Catherine Moele, 10 mois, 275 rue Royale.
Joseph Olive, 10 ans, rue River et Ford-aux.
Olga F. Humphreys, 6 mois, Gretna.
Mme Veuve J. C. Déjan, 70 ans, 304 rue St. Philippe.
Mme Veuve Mary Lawler, 46 ans, 265 rue Dryades.
Joséphine Plummer, 30 ans, rue Delord, près Carondelet.

Le nouveau cas suivant de diphthérie a été rapporté au Bureau de Santé.
Rue Delaronde, entre Olivier et Vallette.

Cour de Circuit.—L'avocat de Ed. Dumas a demandé une nouvelle audition de cause.

James Walsh et Cie contre E. H. Caulfield.—Rejet de l'exception.

Cour civile.—E. A. Mattes contre L. M. Gex, pour $744 93.

James Reid contre Geo. R. Reid, pour obtenir un partage.

Mme Luna Burton contre son mari, pour obtenir le divorce.

Vincent & Cie contre E. Frank, pour $284 84.

Frank A. Mangin contre Wm A. Pyles, pour résiliation de bail.

Cour Criminelle.—Section A.—

—Attaque—

Alex Gibson, 5 jours de prison.
A. Comfort, $10 ou 10 jours.
Barbara Dixon, $1 ou 2 heures.
Telephore Parish, 5 jours.
Henry Meyers, 20 jours.
Port d'armes cachées.—Chas. Simon, dix jours.
Coups et blessures—Telephore Parish, $1 d'amende et deux ans de pénitencier.
Larcin—Henry Meyers, trois mois.
Vol avec effraction—Telephore Parish, $1 d'amende et cinq ans de pénitencier.
Anthony Martini, émission de faux papiers d'enregistrement, cinq ans de travaux forcés.

La demande de nouvelle audition de cause lui est refusée.

Un appel suspensif est accordé à Claire et Gibson, les meurtriers de Pat Mealey.

Une ordonnance de non-lieu est rendue contre Anthony Martini, accusé d'inscription de noms imaginaires sur les registres d'enregistrement.

Par Spear & Kernion.

Maison en bois, No 29 rue Miro, entre Gasquet et Palmyre, $350.

Alarmes automatiques.

Hier soir a eu lieu à 8 heures, ainsi que nous l'avions annoncé, une mise à l'essai du système d'alarmes automatiques d'incendie, invention due à la compagnie qui porte le nom de cette découverte et dont le local est situé rue Union No 30.

Ce n'est point chose facile que de présenter par écrit une description à la fois fidèle et facilement compréhensible de ce système qu'il faut voir fonctionner pour le bien comprendre. Nous allons cependant essayer toutefois d'en donner un aperçu.

Le système d'alarmes automatiques n'est point d'invention récente, on en avait trouvé jusqu'ici plusieurs applications, mais le défaut de chacune d'elles, le défaut principal et qui en a empêché l'adoption, c'est la facilité avec laquelle étaient transmises en nombre considérable des fausses alarmes qui dérangeaient inutilement les pompiers.

A New York par exemple les statistiques montrent que seulement 5 0|0 des alarmes données par ces systèmes étaient nécessaires. Ce fait était dû à la fabrication du "thermostat", petit instrument qui est la base de tout le système et dont le fonctionnement repose sur le principe de la dilatation des métaux par la chaleur. L'inconvénient des "thermostats", fabriqués jusqu'ici, était que la feuille de métal étant coupée en lamelle obéissait aussi à la vibration.

Or comme le système s'applique principalement aux maisons de commerce et que les "thermostats" sont placés au plafond, le mouvement de caisses sur un plancher, au dessous duquel ils étaient placés faisait vibrer la lamelle et la mettait en contact avec les fils conducteurs.

Dans le système qui nous occupe, semblable chose n'est plus à craindre et c'est ce qui assure partout son succès. La compagnie l'a déjà fait adopter à Philadelphie, Cincinnati, Buffalo et St. Louis et une dizaine de grandes maisons de la Nouvelle Orléans ont suivi l'exemple.

Or tous ceux qui s'en servent sont unanimes à en faire le plus grand éloge. Le chef O'Connor et le Capt. Kalinski voudraient voir ce système définitivement établi en ville parce que par la rapidité de transmission de l'alarme au moindre commencement d'incendie on éviterait des désastres tels que ceux de la rue Magasin et de la rue de Chartres, pour ne parler que des plus récents.

Le "thermostat" consiste donc en une petite tasse en porcelaine fort semblable à celle dont on se sert pour isoler les fils d'éclairage dans les immeubles.

Cette tasse est munie de deux trous permettant de la visser au plafond et de deux fils conducteurs dont l'un communique avec un disque concave placé à l'intérieur où il est exactement inséré de façon à empêcher la dilatation latérale. L'autre fil communique à une vis sur la pointe de laquelle vient toucher le disque en se dilatant, ce qui met le fil en communication et donne l'alarme. Le premier disque est recouvert d'un second, destiné à le protéger et percé de trous pour permettre l'accès de la chaleur.

Bien des objections pourraient s'élever ici au sujet du degré de chaleur auquel les "thermostats" envoient une alarme. Les inventeurs y répondent en affirmant qu'ils peuvent être réglés à tel ou tel degré selon les besoins. C'est ainsi que dans un appartement où l'on ne fait jamais de feu ils peuvent être amenés à un degré de sensibilité très peu considérable tandis que s'ils sont destinés à être placés dans la chambre des machines d'une fabrique, d'une usine, il est indispensable qu'ils soient réglés en conséquence, c'est-à-dire de façon à ce que la chaleur des fourneaux ne produise pas une dilatation suffisante pour donner l'alarme. On obtient ce résultat à l'aide de la simple vis de contact, en augmentant ou diminuant l'espace qui sépare sa pointe du disque. Plus cette distance est grande plus la dilatation doit être considérable et plus il faut de chaleur pour la produire, et réciproquement. Les inventeurs arrivent ainsi à donner une alarme avec une température très peu élevée, celle de l'haleine par exemple.

Pour régler les "thermostats", on les place dans un coffre où ils sont chauffés au degré voulu.

Les thermostats sont répartis de 15 en 15 pieds sur les plafonds de l'immeuble dont le propriétaire est abonné au système automatique.

Dans cet immeuble est placée une boîte en fer munie d'un disque que parcourt une aiguille et sur lequel figurent les mots "feu", "batterie en état", "batterie en désordre" et une série de huit numéros destinés à indiquer l'étage où le feu a pris.

Cette boîte est désignée par un numéro matricule, lequel représente pour le Bureau d'alarme l'immeuble auquel elle appartient. Si le feu se déclare, par exemple, dans un immeuble dont la boîte porte le No 54, le numéro de la boîte est aussitôt transmis au Bureau Central par trois signaux successifs ; l'aiguille de la boîte se placera sur le mot "feu," et indiquera en même temps l'étage où il a pris.

Les mêmes renseignements s'impriment sur la bande de l'appareil télégraphique pour éviter toute confusion possible à l'opérateur. Celui-ci, bien que n'étant soumis à aucune surveillance directe, est tenu néanmoins d'apporter une grande attention à sa besogne, car lorsqu'une alarme est donnée la bande de papier continue à se dérouler et il s'y imprime une raie à l'encre dont la longueur indique le nombre de secondes que l'opérateur a mis à transmettre l'alarme à l'Hôtel de Ville ou au département du feu. Un inspecteur signe tous les matins la bande après l'avoir examinée.

Les mêmes signaux se transmettent lorsqu'il s'agit de la rupture d'un fil. L'aiguille vient se mettre sur les mots "batterie en désordre" et le timbre avertit l'opérateur qui envoie immédiatement un ouvrier pour réparer le fil. Il en est de même lorsqu'un fil étranger au système, un fil télégraphique ou téléphonique, vient à tomber sur un des fils d'alarme. L'opérateur en est aussitôt informé et est aussi averti du temps que l'ouvrier a mis à réparer le dégât.

Il est important de mentionner que la rupture d'un fil ou tout autre dommage n'empêcherait pas la transmission de l'alarme dans le cas où un incendie éclaterait avant la réparation parce que les "thermostats" sont placés par paire. Le degré moyen auquel ils sont réglés est de 145 à 150 degrés et 200 degrés pour les fabriques et usines où la température ordinaire est plus élevée. Ce système ne pouvant guère être appliqué aux maisons particulières par suite de la dépense qu'entraînerait la pose des fils qu'il serait nécessaire de cacher aux regards, on a trouvé un moyen qui consiste à placer une boîte par îlet, le dit îlet devant être connu par le numéro de sa boîte et à relier avec elle les diverses maisons composant l'îlet. Dans chaque maison est placée une petite boîte vitrée dont on casse le carreau en cas d'incendie.

La simple pression sur un bouton transmet immédiatement l'alarme à la boîte, qui indique non plus seulement l'étage de l'immeuble où le feu a pris mais encore son numéro, de façon que les pompiers savent directement où se rendre, au lieu que par le présent système ils arrivent à l'encoignure où a été donnée l'alarme, et bien souvent il s'écoule un temps précieux avant qu'ils aient trouvé l'immeuble où s'est déclaré l'incendie, surtout lorsque celui-ci n'est qu'à son début.

Une ordonnance votée par le Conseil autorise la compagnie à exploiter ici son système et à ériger les poteaux et placer les fils nécessaires pour sa mise en pratique sur une plus vaste échelle. C'est là une invention dont la simplicité fait le mérite et qui est appelée à rendre de grands services. Elle a eu pour résultat, là où elle est appliquée, de faire baisser de 10 0|0 le taux des assurances.

Le Président de la Compagnie est M. Lucas E. Moore.

Vice-Président, Atwood Violett.

Trésorier, C. Edmund Kells, Jr.

Secrétaire et Directeur général, H. B. Edwards.

Directeurs : Lucas E. Moore, J. Hernsheim, E. B Kruttschnitt, Atwood Violett, J. W. Frost et C. Edmund Kells, Jr.

Knights of Electra.—Nous recevons des "Knights of Electra", avec prière d'insertion, la communication suivante :

Nlle-Orléans, 8 décembre 1888.

Au public et à la jeunesse de la Nlle-Orléans :

Les "Knights of Electra", convaincus que le principal amusement des étrangers à la Nlle-Orléans, pendant les fêtes du Carnaval, est d'observer le défilé interminable des masques aux costumes grotesques et multicolores qui dominent à la ville un si joyeux aspect, et voyant avec regret que cette coutume qui avait fait à notre Carnaval une renommée universelle, tend de plus en plus à se perdre, ont résolu, afin de remettre en vigueur si c'est possible, cette vieille coutume d'offrir des récompenses à ceux qui trouveront des costumes à sensation avec lesquels ils se promèneront dans les rues le jour du Mardi Gras, 5 mars 1889.

Un comité spécial a été nommé pour s'occuper de la question et tracer un plan.

Le but de la société en annonçant ses intentions aussi prématurément est de permettre à tous les intéressés de se préparer.

Respectueusement,

COMITÉ EXÉCUTIF KNIGHTS OF ELECTRA.

Hoodlums et agents.—Une bande de hoodlums à la tête desquels se trouvait George Abraham a attaqué vendredi soir au coin des rues Bourgogne et Douane, l'agent Flynn qui les priait de ne point troubler la paix publique alors qu'ils criaient et se bousculaient parce qu'on avait refusé dans plusieurs maisons publiques de les laisser entrer.

Des passants sont venus au secours de l'agent qui sans leur concours aurait passé un mauvais quart d'heure. Abraham a été envoyé au poste dans le wagon de police.

Morte.—Marie O'Neil, la petite fille de 13 mois, qui a été brûlée par le contenu d'un pot d'eau bouillante est morte des suites de ses brûlures.

Bris de paix.—Vendredi soir à 11 heures 15, une véritable bagarre a eu lieu chez Annie Christopher, rue Girod, entre Magasins et Camp, entre une bande de nègres, hommes et femmes, dont cinq ont été arrêtés.

Paragraphes.—A une récente assemblée des membres de l'"Association de Bienfaisance des Dames d'Honneur," Mmes Mathilde Walsh a été réélue présidente ; M. Doyle, vice-présidente ; Louisa Dawson, secrétaire archiviste ; Lulu Sutben, secrétaire aux finances ; Mina Suldan, trésorière ; Jeanne Pellissier, gardienne du local de l'association. L'association donnera le 2 février prochain une soirée dansante, et nous fait la gracieuseté de nous y inviter.

—Nous devons à l'obligeance de la maison J. C. Eyrich, rue du Canal, un album amusant et instructif publié à New-York sous le titre de : "Cirque, Musée et Ménagerie de Barnum", renfermant de très fines gravures et de très jolies historiettes. Les enfants sous les yeux desquels le coquet petit livre tombera, passeront une heure fort agréablement. La maison Eyrich, à l'occasion des fêtes, en a reçu un assez grand nombre d'exemplaires qu'elle vendra, assurément, avant la fin de l'année.

NOEL !

PARFUMS DE LUNDBORG,

EDNIA, ROSE MARÉCHAL NIEL, VIOLETTE DES ALPES, GOYA LILY, COLOGNE RHÉNANE DE LUNDBORG.

Ces Parfums sont en vente chez presque tous les Pharmaciens et Marchands d'Articles de Toilette, mais si pour une raison quelconque on n'y en trouvait pas, sur demande une Liste de Prix serait envoyée par

LADD & COFFIN, Propriétaires et Fabricants, 24 Barclay St., coin Church St., New York.

9déc—9 14 16 21

DEPECHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Rente Française.

Paris, 8 décembre—Le trois pour cent est coté à 83 francs 5 centimes.

Rétablissement des relations entre le Vatican et la Russie.

Londres, 8 décembre—Le correspondant du *Chronicle* à Rome, dit que M. Iswolsky a présenté, aujourd'hui, au Pape, une lettre du Czar acceptant les propositions du Vatican et promettant de rétablir les relations diplomatiques entre le gouvernement russe et le Vatican, à une époque très rapprochée.

Le *Chronicle* dit aussi que le Vatican et le gouvernement français sont tombés d'accord sur le choix des archevêques de Lyon et de Rouen, pour la dignité cardinalice, au lieu de l'archevêque de Paris.

Présents du roi d'Italie au roi Metalik.

Rome, 7 décembre—Le Pape a donné, aujourd'hui, audience à M. Iswolsky, envoyé de la cour de Russie. Il a aussi reçu la princesse Frédéric-Charles, de Prusse.

Le comte Antonelli quitte le rivage de la mer pour aller à Shoa, avec une caravane de 2000 chameaux, chargés de présents envoyés par le roi d'Italie au roi Metalik, comme gage d'amitié mutuelle. Dans ces présents se trouvent 4000 carabines rayées et des approvisionnements militaires.

Crise ministérielle en Espagne.

Madrid, 8 décembre.—Le général Cassola a donné sa démission de ministre de la guerre.

On annonce que ce soir plusieurs membres du cabinet ont démissionné.

Le premier ministre Sagasta aura une entrevue, demain, avec la Reine.

La crise ministérielle est attribuée à l'élection de 8 conservateurs et protectionnistes comme membres de la commission du budget.

Les conservateurs espèrent qu'avec l'aide des libéraux ils forceront M. Sagasta à former un Cabinet conservateur-protectionniste.

La démission du général O'Ryan a été acceptée. Les ministres de la justice, des finances et des travaux publics ont envoyé leur démission.

Le comité du budget se compose de 21 partisans du gouvernement et de 14 opposants. Senor Sagasta a dit, ce soir, qu'il craignait la nécessité de la dissolution du Parlement.

El Diario dit que tous les ministres appartenant au parti démocrate se retireront.

Augmentation probable de la marine russe.

Odessa, 8 décembre—Vu les crédits demandés par le Reichstag pour la marine allemande, on s'attend à une augmentation considérable de la marine russe.

Démission du cabinet espagnol.

Madrid, 8 décembre—Le cabinet espagnol vient de se démettre. Tous les ministres ont exprimé leur confiance en M. Sagasta.

L'Allemagne et la question africaine.

Berlin, 8 décembre—Le Reichstag s'ajournera le 15 décembre et se réunira de nouveau vers le milieu de janvier. La situation critique de l'Afrique orientale où les Arabes sont en train de réduire à néant les colonies allemandes, forcera le chancelier à donner à l'exposition de sa politique extérieure plus de développement qu'il ne s'y attendait.

Le comte Herbert, depuis son retour de Friedericharuhe, se maintient à cet égard sur une grande réserve. Il laissera probablement à son père le soin d'expliquer lui-même au Reichstag son plan pour rétablir l'influence allemande.

Jusqu'à ces derniers temps, le chancelier n'avait pas montré le moindre enthousiasme pour les entreprises de l'Afrique orientale ; il aurait voulu éviter toute expédition rappelant celle du Tonquin. Maintenant il est stimulé par l'amour-propre allemand qui ne veut pas faire de reculade et il est déterminé à protéger le pavillon allemand sur tous les territoires cédés.

Il y a, dans le Reichstag, un parti puissant qui voudrait voir le gouvernement acheter les droits des compagnies de l'Afrique orientale et établir dans cette région des postes militaires pour protéger les colons et les commerçants.

On fait circuler aujourd'hui dans le Reichstag un livre blanc qui représentait l'entreprise de la compagnie comme un désastre.

D'après les documents produits, il est évident que la compagnie aurait dû traiter les natifs avec plus de justice et de raison.

Le Sultan cherche à tirer parti, tout à la fois, des natifs et des officiers de la compagnie.

Le consul allemand à Zanzibar a déclaré que l'élément arabe a rejeté l'alliance du Sultan, sur laquelle reposait toute la force de la Compagnie. Tout indique qu'il faudra ou abandonner complètement le territoire ou s'y établir en maître.

L'empereur Guillaume fait une étude spéciale de cette question africaine. Il a eu à ce sujet, hier soir, une conférence avec le comte Herbert de Bismarck et le comte Waldersee.

Le chancelier a envoyé le lieutenant Wissman à Bruxelles pour demander au roi Léopold de prendre la présidence de la conférence internationale sur l'esclavage au lieu et place du Pape. On parle d'un plan de recrutement de volontaires par la compagnie pour le service de l'intérieur de la colonie.

La loi sur les assurances d'ouvriers.

Berlin, 8 décembre—La discussion sur le projet d'assurance des travailleurs invalides fait entrevoir d'heureuses modifications en vue d'obtenir l'approbation des progressistes.

Le ministre Boetticher a déclaré que le gouvernement était prêt à accepter tous les amendements raisonnables.

Les paiements aux assurés commenceront probablement à l'âge de 65 ans ; ce montant de secours sera élevé. Un comité d'ouvriers assurés surveillera l'administration des fonds. Les cours d'arbitrage se composeront de travailleurs et de patrons, moitié par moitié.

Une victoire électorale des progressistes.

Berlin, 8 décembre—Une vive polémique s'est engagée à propos de la défaite du candidat libéral-national à Melt et Diepholz, Hanovre, Herr Satier. Après avoir obtenu une place nouvelle, il s'était présenté, de nouveau, devant le collège électoral ; en 1887, il avait obtenu 7,620 voix contre 7,230 données au candidat des guelfes et des progressistes. Maintenant, il est battu par 8,000 voix de l'opposition contre 5,800. Les progressistes sont enchantés de la victoire, qui prouvent, disent-ils, que le parti dit "du cartel" est impopulaire. Ils citent des chiffres et prouvent que, dans 13 élections, il y a eu une diminution dans le nombre des votes en faveur de ce parti.

Attaque de la Presse contre les Progressistes.

Berlin, 8 décembre— La *Gazette de Cologne* attaque les progressistes prêts à s'unir avec un ennemi de l'unité allemande-guelphe, danois ou français, pourvu qu'ils réussissent à affaiblir le gouvernement.

Les organes du gouvernement ne cherchent pas à cacher la tendance générale à affaiblir la majorité des suffrages populaires qui étaient en faveur du gouvernement, mais ils ajoutent que le sentiment national donnera toujours, dans une élection générale, la victoire au parti du gouvernement.

La santé de Guillaume II.—Le prof. Geffken.

Berlin, 8 décembre—La santé de l'empereur s'est tellement améliorée, qu'il compte aller chasser, mercredi, dans le Hanovre. Tout dépend du temps, les médecins lui ordonnant de ne pas s'exposer à des froids intenses. L'inaction forcée est pour lui une cause d'irritation.

Il a accueilli avec défaveur les démarches faites près de lui pour relâcher le Prof. Geffken, bien qu'il ait lui-même abandonné toute poursuite contre ceux qui ont publié le journal de Frederick.

Activité de la ligue latine—M. Castelar.

Berlin, 8 décembre—La ligue latine dont le but est de détacher l'Italie de la triple alliance est soutenue ouvertement par les politiciens espagnols, monarchistes et républicains.

M. Castelar part pour Rome, afin d'inviter les républicains modérés à se coaliser avec Crispi, à accepter la monarchie, à cesser toute hostilité contre l'Eglise jusqu'à ce qu'il soit fondé une ligue de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de la Belgique contre la ligue austro-allemande. Malgré le caractère un peu utopique de cette entreprise, elle attire ici bien des attentions.

Il est certain que la mission de Castelar, ayant pour but d'entraver la politique de Crispi, tout étant impuissante à provoquer une rupture, peut singulièrement affaiblir les liens qui attachent l'Italie à l'Allemagne et empêcher le renouvellement de l'alliance.

Señor Armijo, ministre des affaires étrangères, approuve secrètement le but de M. Castelar, mais ne l'engage pas à aller à Rome.

L'affaire du rappel du comte Benomar.

Berlin, 8 décembre—Les relations tendues du département des affaires étrangères allemand avec Senor Armijo font ajourner l'acceptation du poste d'ambassadeur par Senor Rascon. Le comte Benomar restera le représentant de l'Espagne, jusqu'à ce que les lettres de rappel aient été présentées d'une façon formelle.

Pour ne pas irriter la cour de Berlin, senor Armijo a renoncé à traduire le comte Benomar devant une Cour d'Etat. Le prince Bismarck a écrit au comte Benomar une lettre où il exprime son étonnement du rappel du comte et fait un grand éloge de l'ambassadeur disgracié.

Cette lettre est un soufflet appliqué sur la joue de M. Armijo. Ce n'est pas tout. Le comte Benomar a refusé de livrer à son successeur certains archives de l'ambassade. Cet incident diplomatique peut avoir de sérieuses conséquences.

L'ex-impératrice Frederick a acheté, à Strelitz, un terrain 100,000 marcs pour y élever un hôpital d'orphelines.

Herr Niemann, éditeur de l'Almanac de Gotha, s'est retiré.

L'archiduc Léopold d'Autriche, cousin de François-Joseph, est devenu fou.

Nouvelles diverses de Berlin.

Berlin, 8 décembre—L'instruction de l'affaire Geffken est terminée. Ses amis espèrent qu'il va être relâché.

Le prince Bismarck demande le cardinalat pour l'archevêque de Posen. Le Vatican est en faveur de l'archevêque de Cologne.

Les travaux des mines et des hauts fourneaux d'Anaconda suspendus.

Butte, Montana, 8 décembre—Une dépêche d'Anaconda dit que la vaste fonderie de la compagnie d'Anaconda a fermé pour un temps indéfini. Les feux ont été éteints ; 1500 hommes sont jetés sur le pavé.

Cela nécessite le renvoi de tous les hommes qui travaillaient dans les chambres du syndicat des mines d'Anaconda et de Lawrence, à Butte City, mines qui, combinées ensemble, donnaient de l'emploi à plus de 2,500 hommes. On ne donne aucune raison à cette fermeture, excepté la dépêche de J. D. Haggin, de San Francisco, qui a télégraphié de fermer la mine et les hauts-fourneaux pour un temps indéfini.

Bulletin officiel.

Jacksonville, Floride, 8 décembre—On constate un nouveau cas de fièvre jaune à 6 milles de cette ville. Nombre total des cas jusqu'à cette date : 4,705. Décès 412.

Guibollard, jaloux, trouve le billet suivant adressé à sa femme :

"Un mot de vous, et immédiatement après je suis à vos pieds !"

Vite il recache, épie ; on sonne ; il se précipite : c'était le pédicure !

PEERLESS DYES Les meilleures. Chez Droguistes.

CHEMINS DE FER.

Heures d'arrivée et de départ

LOUISVILLE AND NASHVILLE.

Arrivée.	Départ.
No 3 Lim. Ex...7 00 am	No 4 Fast Mail...7:00 am
No 5 Coast...9 10 am	No 6 Coast...3 40 pm
No 1 Fast Mail 7 20 pm	No 2 Lim. Ex...3:05 pm

ILLINOIS CENTRAL.

Arrivée.	Départ.
No 1 Passen. 11:00 pm	No 2 Passen...9:15 am
No 3 Chic and N. O. Lim 7 30 am	No 4 St Louis and Chic Ex...5 30pm

TEXAS AND PACIFIC.

Arrivée.	Départ.
No 52 California Express...7.00 pm	No 51 California Express...8:45 am
No 54 B. R. Local...10 10 am	No 53 B. R. Local...5:50 pm

QUEEN AND CRESCENT ROUTE.

Arrivée.	Départ.
No 1 Limited 11 00 am	No 2 Limited...3.35 pm
No 5 Fast line 6 30 am	No 6 Fast line..9 00 pm

LOUISVILLE, NEW ORLEANS & TEXAS.

Arrivée.	Départ.
No 1........5 00 am	No 2........5:00 pm
No 3........6 25 pm	No 4........8.00 am
No 5........10:00 am	No 6........3:45 pm

SOUTHERN PACIFIC COMPANY, MORGAN LINE.

Arrivée.	Départ.
No 19 Califor...3 10 pm	No 20 Califor...11:25 am
No 17 Local...6 55 am	No 18 Local...7:20 pm

NEW ORLEANS AND GULF RAIL ROAD.

Arrivée.	Départ.
Tous les jours excepté le dimanche—9 00 a.m. 4 00 p.m. 4 50 pm	Tous les jours excepté le dimanche. Pointe-à-la-Hache : 7 30 a.m. 5 30 p m
Dimanches seulement—10.10 a.m., 8.10 pm	Shell Beach......9 30 am. Dimanches seulement : 6.00am , 4.00pm

EAST LOUISIANA R. R.

ABITA SPRINGS, COVINGTON.

Le dimanche.

Arrivée......7.00 pm | Départ.........7.30 am

Tous les jours excepté le dimanche

Arrivée......8.45 am | Départ.........3.00 pm

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur.

LUNDI, 10 DECEMBRE 1888.

Bayou Sara—OLIVER BEIRNE à 5 P M
Point Hommas—FANCHON à 12 M
Rivière du Rouge—MABEL COMEAUX, à 9 A M
Bas du fleuve—ALVIN, à 12 M
Washington—HORNET à 5 P M
Bayou Lafourche—LAFOURCHE à 5 P M

MARDI, 11 DECEMBRE 1888.

Lake Providence—PARGOUD, à 5 P M
Baton Rouge—BELLE OF THE COAST à 12 M
Rivière du Rouge—MABEL COMEAUX, à 9 A M
Bayou Lafourche—ASSUMPTION, à 5 P M
Bayou Lafourche—ALICE LEBLANC à 12 M
Memphis—ANNIE P. SILVER à 5 P M
Bayou Sara—PAUL TULANE, à 12 M

Fleuve et rivières.

Memphis, 8 décembre—Le fleuve a baissé de 11 pouces. Pluie toute la journée. Départs : Fort Eads et barges pour St Louis à 4 p m.

Cairo, 8 décembre—Le fleuve a 12 pieds 2 pouces et baisse. Temps pluvieux et frais. Arrivées : Jay Gould de St-Louis à 4 p m ; City of Providence de Natchez à 7 p m. Départs : Jay Gould pour ... à midi ; Jay Gould pour St Louis à 7 p m ; City of Providence pour St Louis à 5 p m.

St Louis, 8 décembre.—Arrivés : W H Cherry de la rivière Tennessee. Départs : Arkansas Traveler pour Cotton Wood Point ; City of St Louis pour la Nlle-Orléans ; W H Cherry pour la rivière Tennessee ; City of Monroe pour Natchez.

Louisville, 8 déc—La rivière est stationnaire. 6 pieds 6 pouces dans le canal. 4 pieds 6 pouces aux chutes. Temps couvert et frais. Départs : Guiding Star pour Cincinnati. Coal Valley pour Pittsburg.

Cincinnati, 8 décembre—La rivière a 13 pieds 3 pouces et baisse. Temps pluvieux. Départs : Dexter pour Memphis ; Thos Sherlock pour la Nlle-Orléans ; Guiding Star pour la Nlle-Orléans.

Evansville, 8 décembre—La rivière a 10 pieds et baisse. Temps clair pluvieux.

Marchés.

Paris, 8 décembre—Les rentes 3 pour cent 83 fr. 20 centimes.

Liverpool, 8 décembre—Coton—Calme et en baisse.

American Middling 5 7/16d.

Ventes 7,000 balles, dont 500 pour l'exportation et la spéculation et 5,500 balles coton américain.

S.S.S.

Ni Mercure, Ni Potasse,

Ni aucun autre Poison Minéral

C'est le Remède de la Nature composé exclusivement d'herbes et de racines.

Il est parfaitement anodin.

C'est le seul remède connu qui ait guéri l'Empoisonnement contagieux du Sang à tous ses degrés.

Il guérit le Rhumatisme Mercuriel, le Cancer, les Scrofules et autres maladies du sang jusqu'ici regardées comme incurables. Il guérit toutes les maladies causées par l'impureté du sang. Les meilleurs médecins des Etats Unis l'ont adopté comme tonique. Nous citons les déclarations de quelques-uns d'entr'eux.

"J'ai employé le S. S. S. pour des malades relevant de fièvre ou de rougeole, avec le plus grand succès. "DR. J. N. CHENEY, "Ellaville, Ga."

BREMEN, GA.—Willie White a souffert de Scrofules pendant sept ans. J'ai prescrit le S. S. S., et maintenant c'est un garçon gras et robuste. DR. C. W. PARKER.

RICHMOND, VA., 15 Décembre 1885.—J'ai pris trois bouteilles du Spécifique de Swift pour empoisonnement secondaire du sang. Il est plus efficace que la potasse ou tout autre remède à moi connu. DR. B. F. WINFIELD, Sussex Co., Va.

Le Docteur E. J. HALE, le pharmacien bien connu de Nashville, Howard Co., Ark., écrit : "Ayant quelque connaissance de la composition du S. S. S., je puis le recommander en toute confiance pour toutes les maladies de la peau quelle qu'en soit la nature."

Nous envoyons par la poste, franco sur demande, un livre donnant toute l'histoire de ce remède remarquable et des guérisons qu'il a opérées dans tout le monde, ainsi qu'un autre qui traite des empoisonnements contagieux du sang.

Envoyez-nous des détails sur votre état, et notre médecin vous donnera une consultation par écrit. Nous observons la discrétion la plus absolue.

En vente chez tous les pharmaciens.

THE SWIFT SPECIFIC Co.
Boîte No. 3, Atlanta, Ga.
New York, 756 Broadway.
Londres, Angl., 35 Snow Hill.